

gnie des élèves de l'École Normale-Laval. Malheureusement cette compagnie, qui devait être la première sur la liste, n'a pas rempli la condition citée plus haut. Son effectif n'est que de 32 caporaux et soldats.

« Mais nous ne croyons pas que cette condition soit applicable à la compagnie de l'École-Normale. L'effectif de cette compagnie doit nécessairement varier avec le nombre des élèves et, si nous ne nous trompons pas, elle a été organisée à cette condition. Sous ces circonstances, nous croyons qu'il serait injuste de lui enlever le droit de concourir.

« D'ailleurs, toutes les raisons du monde doivent engager les autorités à encourager les volontaires de l'École-Normale. Ces jeunes gens sont destinés à aller enseigner dans les campagnes en qualité d'instituteurs.

« Mis parfaitement au fait des exercices militaires pendant leurs études à l'École-Normale, ils pourront, plus tard, rendre de grands services en initiant leurs élèves aux premiers éléments du métier des armes.

« Le succès de la compagnie de l'École-Normale, qui est d'autant plus grand que la plupart sont de nouveaux élèves de l'année, nous donne occasion de faire une remarque.

« Les élèves de l'École-Normale ont été dirigés dans leurs exercices militaires par un instructeur canadien-français, le Major de-Brigade Suzor. Nous ne croyons pas nous tromper en disant que c'est à ce fait qu'ils doivent leur supériorité.

« Il ne dépendra que du gouvernement de mettre les autres compagnies canadiennes-françaises au niveau de celle de l'École Normale. Qu'on leur donne des sergents-instructeurs canadiens-français.

« L'inspection qui vient d'avoir lieu a prouvé que les volontaires ne manquent ni de zèle ni de bonne volonté.

« Mais les volontaires ont trop de sacrifices à faire ; le gouvernement devrait un peu plus les encourager, de son côté. »

LE NEVEU DE LA FRUITIÈRE.

Comment, malheureux ! — répétait à son fils le père Lazare, cuisinier à Versailles, — tu auras six ans à Noël, et tu ne possèdes pas encore le moindre talent d'agrément : tu ne sais ni tourner la broche, ni écumer le pot !

Et il faut avouer que le père Lazare avait quelque raison dans ses réprimandes, car, au moment où se passe cette scène, en 176... il venait de surprendre son héritier présomptif en flagrant délit d'espèglerie et de paresse, s'escriant, armé d'une brochette en guise de fleuret, contre le mur enfumé de la cuisine,

sans souci d'une volaille qui attendait piteusement sur la table le moment d'être empalée, et de la marmite paternelle qui jetait en murmurant des cascades d'écume dans les cendres.

— Allons, pardonnez-lui et embrassez-le, ce pauvre enfant : il ne le fera plus, — disait une paysanne, jeune encore, fruitière à Montreuil, et sœur de l'irritable cuisinier. — Marthe (c'était son nom) était venue à Versailles sous prétexte de consulter son frère sur je ne sais quel procès, mais en effet pour apporter des baisers et des pêches à son neveu dont elle était folle. Tout dans le caractère et l'extérieur de cet enfant pouvait justifier cette affection extraordinaire ; car il était espègle et turbulent, mais bon et sensible ; et gentil, gentil !... qu'on se tenait à quatre en le voyant pour ne pas manger de caresses ses petites joues plus fraîches et plus vermeilles que les pêches de sa tante. Mais le père Lazare grondait toujours. — Six ans ! — répétait-il, — et ne pas savoir écumer le pot ! Je ne pourrai jamais rien faire de cet enfant-là.

Le père Lazare, voyez-vous, était un de ces cuisiniers renforcés et fanatiques, qui regardent leur métier comme le premier de tous, comme un art, comme un culte, dont la main est posée fièrement sur un couteau de cuisine comme celle d'un pacha sur son yatagan ; qui dépouillent une oie avec l'air solennel d'un hiérophante consultant les entrailles sacrées, battent une omelette avec la majesté de Xerxès fouettant la mer ; qui blanchissent sous l'inamovible bonnet de coton, et tiendraient volontiers, en mourant, la queue d'une poêle, comme les Indiens dévots tiennent, dit-on, la queue d'une vache.

Il n'y a plus de ces hommes-là.

Quant à Marthe la fruitière, c'était une bonne et simple créature, si bonne qu'elle en était... non pas bête, comme on le dit ordinairement, mais au contraire, spirituelle. Oui, elle trouvait par fois dans son cœur des façons de parler touchantes.

— Frère, — dit-elle, émue et pleurant presque de voir pleurer son petit Lazare, — vous savez ce grand bahut que vous trouviez si commode pour serrer la vaisselle, et que j'ai refusé de vous vendre ? je vous le céderai maintenant si vous le voulez.

— J'en donne encore dix livres, comme avant.

— Frère, j'en veux davantage.

— Allons, dix livres dix sous, et n'en parlons plus.

— Oh ! j'exige plus encore. C'est un trésor que je veux !

Le père Lazare regarda sa sœur fixement comme pour voir si elle n'était pas folle.

— Oui, poursuivit-elle, — je veux mon petit Lazare chez moi, et pour moi toute seule.